

# **LE PRINTEMPS DES POETES ATELIERS D'ECRITURE**

**JANVIER - MARS 2011**



**MEDIATHEQUE ALBERT CAMUS**

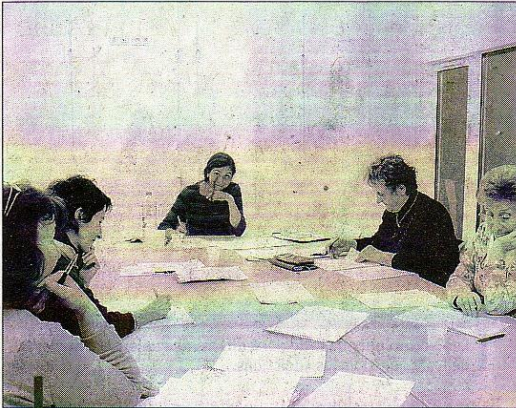
# REALISATIONS DES PARTICIPANTS

8

Mardi 18 Janvier 2011  
www.laprovence.com

## CARNOUX

### Le nouvel atelier d'écriture est arrivé



L'atelier d'écriture de la médiathèque repart pour une nouvelle session, de janvier à mars. / PHOTO A.M.

Avec la nouvelle année et comme un cadeau, voici le nouvel atelier d'écriture qui vient de redémarrer à la médiathèque Albert-Camus de Carnoux. Comme les années précédentes il est entièrement gratuit et ouvert à tous, sous réserve de ne pas dépasser douze participants.

Il se déroulera en dix séances de deux heures données les vendredis de 17 h à 19 h et ce depuis janvier jusqu'à mars (pas d'ateliers durant les vacances scolaires)

Deux animatrices travailleront sur le projet cette année: Charlotte Volute et Sabine Tamisier, toutes deux de l'Atelier de poésie de Marseille.

«Il n'est pas besoin d'être écrivain pour y participer», confie Charlotte. Je dirai même, au contraire! Le but est de faire découvrir à des personnes aimant les mots, ce qu'elles ont au fond

d'elles mêmes. Il est gratifiant d'entendre quelqu'un s'exclamer: Je ne croyais pas pouvoir écrire comme ça!

Pour l'instant l'atelier compte six inscrits, ou plutôt inscrites: quatre ont déjà participé aux ateliers des années précédentes, et deux, Régine et Sylvie, sont des débutantes.

Le travail est extrêmement ludique, partant de lectures, de dessins, de collages, pour aboutir à un texte plus ou moins long qu'on lit ensemble en fin de séance. Un rendu sur papier ou par internet est toujours donné en fin de session.

Il reste donc quelques places pour cet atelier, si la démarche vous intéresse, contactez la médiathèque et venez à la prochaine réunion qui aura lieu vendredi 21 janvier à 17h.

A.M.

Médiathèque: ☎ 04 42 01 68 60.



**MÉDIATHÈQUE ALBERT CAMUS**

**JANVIER - FEVRIER - MARS**

**ATELIERS D'ECRITURE ADO/ADULTES**  
LIMITES A 12 PARTICIPANTS

**STAGES GRATUITS DE SENSIBILISATION A LA POESIE CONTEMPORAINE ANIMES PAR DEUX AUTEURS**

**LES VENDREDIS DE 17H00 A 19H00**

**VENDREDI 14 JANVIER**  
**VENDREDI 21 JANVIER**  
**VENDREDI 28 JANVIER**  
**VENDREDI 4 FEVRIER**  
**VENDREDI 18 FEVRIER**  
**VENDREDI 25 FEVRIER**  
**VENDREDI 4 MARS**  
**VENDREDI 11 MARS**  
**VENDREDI 18 MARS**  
**VENDREDI 25 MARS**

**INSCRIPTIONS ET RENSEIGNEMENTS AUPRES DU PERSONNEL DE LA MEDIATHEQUE**  
24, avenue Paul Veraine 13470 Carnoux-en-Provence  
04 42 01 68 60



## **Ecrire**

L'écrivain se penche sur sa feuille blanche et forme des lettres comme venant d'un geste de nulle part. C'est un moment à lui, face à lui-même dans l'instant. Les va et vient sur la feuille libère son imaginaire, guidés par les images intérieures – miroir de lui-même, reflet de son âme qui en surgissant, se confronte au réel et à la vie.

C'est comme une baleine qui plonge dans les profondeurs de l'océan puis surgit à la surface, orientée par on ne sait pas quel guide mais sachant toujours trouver le bon chemin.

Remplir cette page blanche selon ses désirs lui inspire une certaine liberté. Ces mots qui forment un sens lui permettent de se confronter à lui-même sans pour autant lui indiquer son chemin.

*Maria Schaer*

## **Autoportrait**

Je nais encore une fois... le jour se lève, une lumière timide atteint l'angle de ma fenêtre. Au loin un micocoulier étire sa couronne de branches fines et nues. Le jour se lève d'un rouge chaud. Le lever du soleil met en lumière ses branches majestueuses qui petit à petit font éclore des tout petits bourgeons. Avec ce spectacle, vision divine, un jour se lève encore et je remercie encore nôtre mère Nature d'être vivante...

Je devais avoir cinq ans, c'est l'hiver et par la fenêtre de la cuisine j'aperçois un Rouge-gorge assis sur une branche. La beauté de l'oiseau me saisit, le rouge de sa poitrine et ses ailes noires contre la neige cristalline me transporte dans un monde d'une grande beauté. Et maintenant, je marche dans la ville, les maisons sont noircies par le charbon et les usines. La pluie hivernale me transperce mais la mémoire de mon petit oiseau me tient encore chaud.

Les petites choses de la vie me nourrissent, me remplissent  
comme la lumière du jour avec son rayon du soleil  
le café chaud du matin ou un mot gentil.  
La musique de ma radio qui émet une sonate de Chopin.  
La porte s'ouvre et l'homme de ma vie me regarde et dit :  
Je suis de retour...

Plongée dans le sommeil, un bruit aigu atteint mon oreille, me pénètre, je sens que la mort me guette. Je me lève... il le faut...  
C'est fini, la branche du cerisier, secouée par le vent m'a jouée un tour.

*Maria Schaer*

## Télescopes

Ici, nous sommes ensemble, les mots de chacune coulent sur des pages pas encore remplies.

... O la vache !

Aujourd'hui il fait beau.

Je n'ai pas le temps de sortir...

Quand je suis libre, je pars loin...L'air gonfle les voiles, je prends mon élan et Houp...

Quand je parle devant une foule, j'ai l'impression de ne rien savoir dire...pourtant...

Quand j'essaye de me faire comprendre sans trouver l'écoute... j'enrage...

Comme c'est dur de parler contre un mur, de sentir le vide,

de ne pas trouver de réponse...

Je déteste les gens qui ne parlent que de l'argent et des choses matérielles, tout le temps.

Je déteste l'impulsivité et l'ego....

*Maria Schaer*

## La Vie

Cellules qui grandissent

Animaux que nourrissent

Les éponges qui tapissent

Le fond de l'eau glisse

Le chat respire

Le vent inspire

La terre transpire

Et tout expire

La vie n'est que respiration

Et longue accumulation

*Sylvie Frevillier*

## **Ecrire**

Jadis, elle racontait pour sa mémoire, pour retenir ces merveilleuses histoires,  
Car si elle ne les racontait pas, que se passerait-il?  
Aujourd'hui sa voix serait éteinte.  
Elle n'imaginerait plus aucune histoire ni aucune chute.  
Avec cette voix qu'elle écoute, l'histoire se crée et vit mille péripéties étonnantes :  
C'est ce qui lui plaît et la tient en vie.  
Comment une histoire se crée-t-elle? Mais par magie!

*Sylvie Freviller*

## **Le texte des questions**

Nous traçons des signes.  
Nous les traçons pour rendre compte de nos vies, pour décrire nos tempêtes, car, si nous restions inactifs, quel serait notre destin ? Nos vies ne seraient pas racontées dans l'ailleurs, dans l'autrefois, dans le futur. Elles n'auraient inspiré aucune réflexion, n'auraient suscité aucun projet.  
Seul, le signe écrit éveille l'intérêt pour la connaissance ou même la reconnaissance.  
Nous nous interrogeons. Nous ne trouvons pas de solution mais la seule narration de nos malaises nous aide à les adoucir.  
Où est la voie royale ? Existe-t-elle ? Elle se dérobe.  
L'avenir est plein de possibles.

*Maggy Portefaix*

## **Un augure interprétait...**

Dans l'abdomen étalé, boyaux et intestins vont et viennent. Un concentré enchevêtré qui ressemble à n'importe quoi. En dégringolade de fleurs, ils prennent leur élan, ne craignant pas les reprises, se conformant à la régulation pour livrer leur signature.

Son rythme cardiaque zigzague, ses symboles flocculent, sous le choc, la frise se livre aux circonvolutions de haut en bas, en aller retour, sans cesse sur le métier elle reprend son ouvrage.

Dans ce fouillis, ce fatras, il distingue une queue, des cheveux qui tournoient, évitant les nœuds, un escargot majuscule s'inscrit en hachures tel un embryon.

Bientôt la spirale tire-bouchonnante s'évanouit en fumée.

*Maggy Portefaix*

## Mon actualité

**Ici**, le soleil joue à cache-cache avec mes rideaux, quand il n'est pas là, je me sens très solitaire.

**Ici** les voitures se bousculent aux heures de départ pour le travail, après, elles nous fichent la paix.

**Ici** je rencontre parfois des gens qui ont l'air de me connaître, et moi, je ne sais pas qui c'est, j'ai l'air malin.

Mon voisin s'est fait voler sa carte bleue en retirant de l'argent. Je n'aurais pas pensé à me méfier ici, au village.

Mon autre voisin ne respecte pas l'espace commun, il a la manie de mettre sa poubelle juste dans le passage.

Un autre a commencé à débroussailler, grâce au bruit du moteur, je connais ses horaires de travail.

J'ai envie que ce soit l'été

J'ai envie de tout changer

J'ai envie de me remettre au crochet

J'ai envie de rire mais pas toute seule

Je déteste les pâtes

Je déteste qu'on décide à ma place

Je déteste faire des insomnies, ça remue plein d'idées noires

Je déteste le temps gris, j'ai toujours besoin de soleil

Je déteste le téléphone quand je fais quelque chose d'important

Je ne pense à rien, est-ce que c'est important ?

### 3 Février :

J'ai commencé par aller chez le docteur, j'avais pris mon livre d'Obama, j'aime bien ce livre.

Le toubib m'a disputée, il dit que je fais n'importe quoi.

Après ça, j'ai dormi.

### 4 Février :

J'ai fait la liste de ce que je dois faire, pour le plaisir de barrer quand c'est fait. Aujourd'hui, j'ai listé : ménage, Katulu, soupe, mais je n'ai pas fait le ménage, on verra demain.

Je n'ai pas fait Katulu non plus parce que je n'avais pas tous les textes.

J'ai changé ma plante de pot, elle en avait bien besoin. J'ai dû tamiser mon compost. Je n'avais pas listé !

Je vais aller chercher les légumes pour la soupe après l'écriture.

Anny, cesse de penser que tout le monde est antisémite, ça m'énerve !

Nicole, pense un peu à toi, laisse les autres se débrouiller.

Monique, c'est bien que tu te sois réconciliée avec ton fils.

Chantal, tes petits enfants t'épuisent, ce n'est plus de notre âge.

Joël, ça me fait du bien de te voir reprendre goût à la vie.

Valérie, tu m'as surprise en venant à la conférence, je ne pensais pas t'y voir.

Annie, merci d'avoir pensé à moi pour le théâtre, j'ai bien aimé.

Christine, si tu t'obligeais à sortir, ça te ferait du bien.

Ne perds pas une occasion de rire, de chanter, de penser, de vivre quoi !

*Maggy Portefaix*

## Autoportrait au kiosque

Devant moi, une table au plateau gris sur lequel ma main trace ces signes.

Une lumière froide tombe du plafonnier et, soudain ,je revois mon père installant un tube de néon dans la salle à manger, tout fier de cette nouveauté qui éclairait si bien qu'elle supprimait même les ombres portées.....J'avais, quoi ?, six, sept ans ? C'était de l'autre côté de la Méditerranée, dans ce pays qui me fait encore si mal ; comme on évite de prononcer le mot « mort » ou « cancer » en usant de périphrases, nous évitons aussi de le nommer en disant simplement « là bas »

J'y ai vécu 21 ans et voici que je fais mes comptes : Cela fait donc quarante huit ans que j'habite sur l'autre rive de la mer... Pourquoi alors ce poids des souvenirs de « là bas », alors que le reste de ma vie a glissé sur moi presque sans laisser de traces ?

J'habitais une petite ville dans une plaine couverte de blés, de vignes et d'orangers. Dès qu'un étranger arrivait, nous lui montrions avec fierté le kiosque à musique, blanc aux mosaïques bleues, qui trônait au centre de la « place d'armes »

La musique des tirailleurs y donnait parfois des concerts, arrivant en grande tenue par le boulevard des orangers, précédée d'un bélier caparaçonné de bleu et de rouge.

Je suis retournée dans ce pays, dans cette ville. Le boulevard a rétréci, on a coupé les orangers.

La ville est, pour moi, comme une coquille vide. Où sont mes copains ? Beaucoup ont disparu dans le tourbillon de la vie, d'autres ont émigré au loin... Quand nous nous retrouvons, nous n'avons plus grand chose à nous dire, nous avons vieilli dans ce pays au soleil froid comme la lumière qui tombe du plafonnier dans cette salle impersonnelle de la médiathèque où ma main trace ces mots ce 28 janvier à 17 h 55.

*Annie Monville*

## Un auteur s'exprime

Il s'exprime, car, s'il ne le faisait pas, quel avenir pourrait il espérer pour son stylo, ses doigts nerveux et la vision de son œil de prophète ?

Ses phalanges ne se seraient reflétées dans nul vocable, nulle image... Elles n'auraient décrit nul paysage à l'encre de Chine, nulle légère aquarelle, nul portrait à la sanguine.

Et pour ce qui est de sa vision, elle se serait perdue dans l'épaisseur de l'ouvrage, car c'est le mot écrit qui maintient l'œil de l'écrivain à flot.

Maintenant, le voici qui relit son manuscrit.

Il y a trop de points d'interrogation qui jaillissent de sa bouche, glissent le long de ses membres à la recherche de la main.

Où se trouve la voie royale ?

Il y a, et c'est son désespoir, mille possibles, mille routes ouvertes sur une page de papier blanc.

*Annie Monville*

## **L'abandon**

Le feu de la cheminée m'éblouit  
Je n'ai rien, plus rien ne compte  
Ma vie s'arrête ici  
Sans lendemains  
Comme une chanson douce  
Qui m'emporte vers d'autres mondes  
Où même les souvenirs les plus lourds  
Se font joyeux et doux  
J'ai tout oublié  
Mon sac, mes clefs, mon nom même  
Où vais-je aller ?  
Ma vie s'arrête t elle ici ?  
Faut-il maintenant tout quitter ?  
Pourquoi le faut-il

## **Ce qu'il reste**

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ?  
Seul au bord de la plage, l'enfant jette de petits cailloux  
Sous les ponts de Paris entre rixes et beuveries  
Il allait, léger, les poings dans ses poches trouées  
Sur le mur, à la peinture noire, on pouvait lire  
NO FUTURE

« Bonsoir les enfants !  
Il faut quitter un jour la scène de la vie »  
Dit Nounours avec sa bonne grosse voix.

*Annie Monville*



## Portrait...photo...

Elle, c'est Aïcha Ben Laden. Elle est là figée, les avant-bras repliés, les mains plaquées sur son visage. Elle cache ce visage, comme l'emprisonne le voile noir couvrant sa tête et ses épaules. Les tatouages au henné de ses bras et de ses mains, dentelles fines, chef d'œuvre éphémère, disent la joie, la fête...

Mais elle ne veut pas...elle ne veut pas être vue...elle n'est qu'une silhouette...

Est-elle encore une femme ?

« Laissez-moi ».

Elle est en 2001- elle est dans la rue- elle regarde les passants- elle a son voile- elle recherche l'épicerie- elle commande des mandes- elle paye- elle mange- elle regarde les tours- elle voit l'avion- elle note le bruit- elle a peur- elle traverse le boulevard- elle court- elle est à New-York- elle lit l'angoisse- elle est aux abois- elle est la musulmane- elle est en 2011- elle est chez elle- elle va à la cuisine- elle fait des gâteaux- elle dépose le plat- elle appuie ses mains sur la table- elle se souvient- elle garde sa peur-

*Marie-Antoinette Ricard*

## *Phrases abandonnées...jeux de mots...*

L'automne, saison merveilleuse des ors de la nature...

Les arbres sous les premières gelées

voulaient encore garder un peu de leur parure...

Regardant au loin

dans ses bras,

elle est bien,

elle oublie,

elle rêve...

**Entre le silence et la parole**

**elle ne savait qui lui donnerait le repos...**

Elle avait envie de grandir

mais la peur la prenait à la gorge...

Ici et maintenant...le quotidien...

Elle savoure la chaleur du feu d'automne

**Est-ce agréable de contenir sa vie ?**

*Marie-Antoinette Ricard*

## Ecrire avec le temps

Je suis là...

dans ces murs blancs aux lignes pures, maison qui m'a plu dès l'abord  
avec sa blancheur, sa lumière, son espace radieux....

Le lieu du livre, de la lecture, de l'écriture, lieu magique...

Pourquoi cette fascination pour le livre, pour l'écriture ?

**Ecrire, je le désire...**

Une introspection ?

Ecrire me ramène toujours à moi-même : soi-même, se livrer,

Mais aussi créer, imaginer... exploser...

Se laisser bercer par les mots, les sentir couler, se tordre, chanter...

Message de l'écriture : laisser un message d'amour.

Laisser dériver ma pensée, les images, les souvenirs...

Revenir au présent, à l'exercice d'écriture...

Je reste là : autoportrait du temps ici et maintenant...

Ma pensée s'envole vers ce monde que j'habite, qui m'habite...

J'ai envie de partir vers le désert, dans les steppes de l'Asie centrale,

Etendue plate, sèche, aride sous le soleil, à perte de vue...

Dériver dans le sable...

Trouver l'issue, la vie... l'amour... la mort...

Je ne sais plus où est le nord ;

J'écoute le vent dans le sable, je regarde le soleil à l'horizon, son reflet dans le fleuve, ruban  
surgit au milieu du désert...

Nature immortelle qui sera là après mon départ...

J'ai toujours été fascinée par la nature, montagne, mer, désert, arbres, fleuve, cascades....

elle est là immuable... elle regarde les hommes, les hommes la regardent...

elle demeure... ils passent...

Comme ces livres dans ces lieux ; ils portent en eux des siècles d'histoire, la vie de ceux qui  
les ont écrits...

Je me suis souvent demandée ce qu'un écrivain multiséculaire

regardant cet homme du XXI siècle lire ses écrits pensait de ce lecteur...

Imaginait-il que ses mots passeraient des siècles ?

Qu'il serait ainsi vivant et déformé,

devenu personnage à mille lieux de ce qu'il était lui-même...

Revenir à l'aujourd'hui, à l'instant présent, à cette table, à cette feuille, à ce crayon...

Ce crayon qui dérive, dérive vers l'éphémère...

Est-ce cela être poète ? Faire chanter l'éphémère ?

Lecteur de ce lieu que cherches-tu ?

*Marie-Antoinette Ricard*

## Télescopage

Aujourd'hui le soleil brille... la nature gémit d'aise...  
Les hommes se battent, hurlent leur espérance noyée dans le sang.

Ici un monde calme, paisible,  
Ici le luxe de la culture,  
Ici la bulle du vieux continent repu, cossu,  
Ici les enfants gâtés, stressés, vieillissants,  
Ici le néant...

Aujourd'hui c'est la vie, l'enfance, le bruit, les cris, la douceur...

Demain il sera là, demain la solitude disparaîtra,  
Demain...le rêve... !

Rêve d'un jour, d'une nuit  
Rêve d'envie  
Rêve de douceur  
Rêve de vie

Il dit que je suis belle ! Il a oublié le temps qui passe...

Il dit que le monde est beau, il dit que les hommes sont fous...  
Il dit qu'il est un monde fou.

Il dit qu'il ne comprend pas ; mais pas du tout...  
Comprenne qui voudra

J'ai envie d'écrire  
J'ai envie de chanter la vie, l'amour, la mort,  
J'ai envie de vivre  
J'ai envie de partir... avec toi  
J'ai envie de mourir... en toi.

*Marie-Antoinette Ricard*

## **Abandonnés**

Moine du printemps  
Puits sans fond  
cellule de vie  
boîte de lumière  
souvenir  
sac où s'entassent ma parole, mon silence, mon passé

Jamais je ne me serais cru capable d'un tel geste

Dans ma solitude  
empli de lumière vivace  
revivre un à un l'approche de mes souvenirs. Ils ne me quittent pas.

Pourrais-je un jour les dénouer

## **Gardés**

Une grande solitude, aveuglée par son attente,  
est prête à tout pour ne pas perdre  
les choses les plus enfouies  
l'infini au plus profond de soi  
Ecrites aux marqueurs les traces du passé s'effacent  
NE PLUS GARDER CE QUI FAIT MAL

*Rachel Estève*

## Autoportrait

Amenée à me retrouver face à la feuille blanche, je me lance, je me lance pour laisser naître ce qui pourra bien s'appeler « L'autoportrait du vendredi 28 janvier 2011 à 17 heures et quelques. Je suis à la médiathèque de Carnoux, bâtiment d'une architecture contemporaine, j'aime. Je suis là pour un atelier d'écriture avec, que des femmes, 9 au total. Nous sommes neuf. Chacune se concentre sur ce qu'elle va écrire. Moi je tente aussi l'expérience de laisser jaillir les mots sans me protéger d'eux, on ne sait jamais, si ils parlaient de moi. Car à chaque fois je m'entends, à chaque fois je me lis, à chaque fois je me prends en flagrant délit de me dire, de m'écrire. Je les devine aussi tout doucement, les autres, elles. Emerge de nos mots nos maux -m-a-u-x-.

Mon arrêt me fait entendre le rythme d'écriture de ma voisine. Elle vient de s'arrêter et c'est moi qui reprends. J'entends plus loin le point. Le point est très sonore, sûrement la virgule aussi.

Moi, j'aime écrire avec un critérium. Celui d'aujourd'hui est rose. Le rose, je vis plus avec depuis que j'ai ma fille. Je l'avais éliminé de ma vie, le rose. J'avais plutôt du rouge. Le rouge, c'est une couleur primaire.

Couleur primaire, secondaire, secteur tertiaire, tout se mélange. Ma saveur s'est mêlée à celle de Bobin par la voix de Dorothée. Où suis-je ? Il me devient vital de ne pas me laisser entraîner, de revenir à moi dans le silence de l'écriture. Elle devient bruyante, non par le son du crayon au papier mais par cette obsession à dénouer le fil de mes pensées. Toutes à la fois donneraient une tâche. Il me faut dénouer doucement, sereinement, celle qui viendra se poser là, aujourd'hui, maintenant, pour m'éclairer encore un peu de sa luminosité. Ici, c'est des néons. Pas d'extérieur, tout est bouché. Des plastiques noirs obligent l'obscurité. Vive les néons. Je ne me lancerai pas à écrire dans le noir. Ce serait plutôt me lancer à danser comme avec les enfants. Je leur ai proposé de danser dans le noir. D'abord ils écoutent le son du magnifique coquillage, puis je mets la musique et soudain j'en aperçois une, puis un debout à se balancer, tous à se mouvoir dans la gaieté. Ils ne se cognent jamais et osent s'exprimer. Le noir n'est pas complet, plus on y reste, plus on y voit.

Une lecture est tout est remis à zéro. Une autre ambiance, un autre jour dans la même journée, un autre temps dans le même temps. Ici et maintenant, tout dépend vers où je vais laisser divaguer mes pensées. Vers toi, celui à qui je donne ce texte ? A ma vie ? Ma vie remplie de quoi d'ailleurs. Ma vie est-elle remplie ? Ma vie remplie. Oui. Je ne pourrais parler de ma vie comme quelque chose de vide, de froid, de lisse. Ma vie je l'aime. Elle se vit très bien ma vie. Je l'a vit bien ma vie. Quel mot épatant Vie, Vie, Vie. Et bien au hasard du chemin, bien attendue, bien fatale, la fin de vie. Ce n'est qu'un E. Pas de quoi avoir peur d'un E, ni script, ni majuscule.

Lecture je me languis de toi. Relances la machine, amène-moi vers d'autres directions.

Mon animalité, ma force, ma puissance, je l'ai sentie en pleine gloire le jour de l'accouchement de mon enfant. Je ne voulais pas de la péridurale. Je voulais être là, pleine, entière, je m'invitais à assister, à participer, à être en tout point là, avec cet enfant qui allait prendre son premier souffle. Victoire elle est là encore et toujours là dans mon cœur chaque instant.

Le silence me calme, encore un silence d'écrire. Ecrire doucement, pas d'engouement, juste sentir mon souffle maintenant. Une joie, une satisfaction à me sentir vivante, animée par mon animal d'écriture, à mon dedans tout foufou de se lire.

Discussion de femme, préoccupation des vapeurs. Fait-il chaud ou sommes-nous si transformable que la température du dedans se modifie pour nous parler du temps.

Le dehors est venu à la fin, enfin.

Les rythmes différents se culbutent. Nos voix se font attendre dans ce silence enfin revenu.

*Rachel Estève*

## Télescopage

Le conseil pour cette semaine est  
Se coucher tôt pour se lever tôt et chanter.

A travers le carreau, la lumière du lustre, pas vraiment moche, me laisse entrevoir une ambiance sans chaleur.

La différence, je la vis surtout en moi.

Il fallait comptait tout le temps.  
A ressource limitée il fallait faire face.  
Dans la fiction la possession est possible.  
Il fallait n'était pas il voulait.  
Ca ne l'est toujours pas d'ailleurs.  
Pour vouloir, il avait besoin de désir.  
Le temps l'avait endurci.  
Et moi, je pouvais pas l'aider.  
J'ai pas su l'aider.

Il se trouve que je préfère vivre que rêver, car rêver s'approche trop près du fantasme et une fois réalisé que reste t-il ?

Ici c'est le faste, le no-limite, le pas de censure  
Ici il fait bon se déshabiller  
Ici

IL N'Y A RIEN DE PLUS AGREABLE QUE D'OSER.

*Une annonce dans libération*

Je nous invite tous à nous aimer nous-même, à tout heure de la journée et de la nuit et pour toute une vie. Pour cela, prenez contact avec vous et faites la paix.

Anne-Marie, j'aime quand elle me dit qu'elle apprécie nos échanges, car j'adore parler avec elle, j'ai l'impression que je progresse, que mes pensées s'ouvrent, s'agrandissent, se précisent.

Quand je laisse se faire ce qui doit se passer, c'est plus commode que lorsque je veux diriger et que finalement j'arrête l'élan de ce qui est.

Quand j'arrive à intervenir le moins possible et seulement dans la confiance, c'est mieux.

## Arroser les fleurs

### *Annonces dans BioContact*

Cherche maison dans laquelle le bruit de la chasse d'eau ne se fait pas entendre, sans couloir, avec une cheminée, pas de vis à vis, et, l'horizon, un grand espace, plusieurs grands espaces, avec des murs qui coulissent dedans dehors, et tout ce qui me va que je ne peux décrire puisque je n'y suis pas.

J'ai envie de calme, que ça coule de source, que se soit simplement simple.

*Rachel Estève*

## **Télescopages**

**J'ai vu que l'on vidait la maison de mon amie défunte récemment. Puisque le camion est plein de tout ce qu'elle possédait et qu'il part déjà, je réalise que mon amie n'est plus. Je ne l'avais pas réalisé. La nuit est tombée très tôt ce soir.**

**le conseil de la semaine : Si vous en avez marre de la vie, téléphonez-moi. J'ai deux places de cirque.**

**Ici et maintenant : Je vous donne l'impression d'avoir de l'esprit, du savoir. Si vous saviez comme je souffre...**

**Un rêve : les bijoux, les fourrures, les robes, les chapeaux, les sacs et chaussures les gants, un rêve. Je vis à Dakar.**

**Ici, tout le monde pense qu'il fait toujours beau et chaud. Hier je n'ai pas pu arrêter ma voiture. Elle a glissé sur le virage au dernier virage de Carnoux et elle a fini dans le dernier platane de Carnoux. J'ai eu chaud, je ne suis pas blessée.**

**Lucie Ciccio 4 février 2011**



## *Amour*

*Μου Ρομέο, δι tu λανά !*

*Je t'ai rêvé δι λουvent.*

*J'ai ton image λουλ μελ παυιήνελ tu λαιλ.*

*J'ai tant aimé λentir ton regard λe promouvoir  
λur mon visage et λur mon cōrps.*

*J'ai toujours admiré tes mains voletant autour  
de toi pour ponctuer ta parole.*

*J'ai tellement ri de ta maladrēλe pour  
déboucher la bouteille de nos retrouvailles.*

*J'ai λuivi avec amusement ton geste agacé  
pour remettre ta mēche de cheveux à λa  
place.*

*J'ai pu poser paisiblement la tête λur ton  
épaule pour goûter un moment de paix.*

*J'ai pesé les arguments que tu m'as λervi  
dans notre débat, excuse-moi, ils ne tiennent  
pas la route.*

*Viens, allons marcher un peu λουλ les étoiles  
tous les deux, tu es tout de même l'homme de  
ma vie.*

*Maggy, 18 février 2011*

C'est bon / j'ai tout planqué / maintenant je peux y aller / Je sais pas comment il sera le type / mais bon / je vais voir / j'y vais / de toute façon j'y vais /

C'est où qu'il est ce type déjà / J'traverse le camp et s'il est pas là /j'me casse / J'vais pas poireauter pour une photo /

Té ! Là-bas y'a l'autre ziouve / y fait le malin / je trace droit / j'ai autre chose à faire moi / J'veux pas l'voir /

Oh ouais ils sont pleins / Où qu'il est le type / Oh ouais trop classe son appareil /

Il m'a vu / avec ma gueule il va même pas me vouloir / Pas de pression / Cool /Cool/ Cool /

Il va me la faire / il va me la faire / Je te dis qu'il va me l'à faire cette photo/

Rachel Estève

## Hans Jungers Müller en détention

Ce matin, convocation devant le juge qui doit m'annoncer la sentence.  
Menottes aux poignets, suivi d'un garde taciturne, je parcours les longs couloirs gris.  
Les portes des cellules, se succèdent, semblables, avec, derrière le petit guichet,  
un œil que l'on devine à l'affût.  
L'escalier métallique résonne lugubrement sous nos souliers ferrés.  
Première grille : le garde fourrage dans la serrure massive.  
Le deuxième couloir est si semblable au premier que c'en est hallucinant.  
Deuxième grille et deuxième cérémonie des clés.  
Nous voici enfin dans la salle des gardes.  
Ils sont trois, derrière une espèce de comptoir de bois clair.  
Le premier, un gars trapu à la chevelure noire plantée bas sur le front, me fouille avec des gestes brutaux.  
Le second est tout jeune. Il a des lèvres minces et un regard clair.  
Il prend mes empreintes digitales qu'il classe dans un gros registre de toile noire.  
Le troisième, enfin, se dirige vers une armoire et me tend, sans un regard,  
Une veste de tissu sombre que j'endosse.  
Encore un couloir, chichement éclairé par une ampoule couverte de chiures de mouches.  
De part et d'autre, des bancs de bois luisants d'usure ou de crasse.  
« Asseyez-vous là ! » aboie mon gardien en prenant position en face de moi, pieds légèrement écartés, main droite sur la crosse du revolver qu'il porte à la ceinture.

En levant les yeux, je vois, sur la porte à ma gauche, le nom de celui qui va, dans un instant, décider de ma vie ou de ma mort : « General Dwight Eisenhower »

Annie MONVILLE

## HJ Müller devant son juge

La pièce est vaste et nue.  
Dos à la fenêtre, il y a un homme.  
Tête ronde, yeux bleus, il ressemble un peu à Karl, mon voisin de cellule.  
Après tout, Eisenhower, ça sonne un peu germain, non ?  
Assis derrière une table métallique, il tape sur une machine à écrire.  
Sans lever les yeux, il me fait signe de m'asseoir.  
Peut-être vaudrait-il mieux rester debout ?  
Ce serait plus respectueux....  
Surtout trouver les mots pour l'apitoyer....  
Mais comment ? Parle-t-il seulement l'allemand ?  
.....  
Ça va durer encore longtemps cette attente ?  
A qui croit-il donc avoir affaire ?  
Je ne suis pas un obscur Kapo de 3<sup>o</sup> classe !  
Je suis Hans Jungers Müller que le Führer lui-même a décoré de la croix de fer en 1943.

L'officier arrache la feuille de sa machine, et, sans un mot, sans un regard, me la tend.  
Je saisis le papier d'une main tremblante.  
Les lettres se brouillent devant mes yeux.  
« According to the Geneva convention.... »  
Bon, ça c'est la bla bla habituel, voyons en bas de la page.  
Et je lis la formule : « Life emprisonnement »

Annie MONVILLE

1-

je ne sais pas  
si  
je reviendrai tu sais  
cette maison  
non  
n'est pas  
ma maison  
tout ça  
ne tient pas  
debout  
j'aime  
j'aime cette maison  
je l'aime  
elle te ressemble  
je la connais  
j'en connais beaucoup  
pourtant  
et pourtant  
je ne me sens pas capable  
avec toi  
vivre ici  
ma vie est ailleurs  
autre part qu'ici  
ici ce n'est pas  
ma maison  
je tiens à toi  
mais cette maison  
ne tient pas  
tout ça ne tient pas  
debout  
je tremble  
j'ai peur  
j'ai peur pour moi  
pour nous  
je tombe  
je perds pieds ,  
tes jambes se dérobent  
je défaille  
je cherche la porte  
ici c'est ici  
là bas c'est là bas

ici bas  
cette maison n'est plus  
je n'ai pas résisté  
que deviens-tu  
sans moi  
sans toit  
je tremble et j'ai peur  
j'ai froid

2-

Aujourd'hui tu es loin, je suis sans nouvelles de toi je t'envoie des lettres et tu ne me réponds je t'appelle au téléphone et tu ne me réponds pas ,qu'est ce que j'ai fait pour mériter cela ,pourquoi ne me réponds tu pas une, pourquoi me laisses-tu sans nouvelles ,comment une mère peut elle continuer à vivre en restant sans nouvelle de son enfant , cet enfant c'est mon enfant c'est le mien , cet enfant ne reconnaît plus sa mère comment une mère peut elle accepter cela aucune mère l'accepterait aucune hier pourtant encore tu étais là serré tout contre moi je t'aimais j'aim'ais te serre tout contre moi qu'est ce qui a bien pu se passer dans ta tête pourquoi ne me réponds tu pas réponds moi s'il te plaît si je rester sans sans nouvelles de toi plutôt mourir un mot ne serait ce qu'un seul de mot pour me dire ce que j'ai raté qu'est ce que j'ai raté avec toi maintenant tu vis là-bas loin si loin est ce que tu as déjà oublié ta mère comment un enfant peut-il oublié sa mère aucune mère aucune n'accepterait cela je ne peux pas je ne pourrai pas jamais je ne pourrai l'accepter ce n'est pas chose possible tu es mon enfant tu es mon fils tu es l'ainé de la famille je t'ai donné la vie et je suis ta mère .

3-

vivre il me fallait vivre maintenant continuer à vivre malgré tout  
reconstruire essayer de se reconstruire  
la maison n'est maintenant plus une maison  
le jardin n'est plus un jardin  
la vie n'est plus ou presque  
la vague a en quelques minutes détruit  
tout ce qui encore hier  
que de gravats , de décombres , de disparus  
que de vies mises à mal

que de larmes  
malgré tout  
j'avance  
lentement,  
j'essaie de me frayer un chemin  
mes pieds s'enfoncent  
laissant des traces dans une boue épaisse et noire ,  
malgré tout j'avance ,  
j'essaie  
fragile ,  
j'appelle  
ma mère là derrière  
arrêtée  
elle s'est arrêtée  
elle me dit de faire demi -tour  
elle me dit qu'il est trop tard maintenant  
elle me dit qu'on ne le retrouvera pas  
elle me dit qu'il doit être mort  
mais  
moi je continue  
je ne veux pas  
j'escalade  
j'enjambe  
j'évite  
je trébuche  
je m'appuie  
je pousse un grand cri  
et seul le silence  
pour réponse  
pas âme qui vive ici  
je me souviens de tant de soirs  
de tant d'histoires  
où est elle la porte  
mémoire  
j'espère te retrouver  
papa

pas de mot  
aucun  
de ma bouche  
sortir / en sortir / comment s'en sortir  
de ma bouche  
en est sorti  
pas un  
de mot  
pas assez  
plus / non plus / il n'est plus  
le souffle /  
sans  
coupé / la vie sans / quand la vie s'en  
va  
plus un  
dans un dernier cri  
suspendu  
au bout / au bout du fil / à l'autre bout  
à l'arrêt  
tout à l'arrêt / le dernier arrêt  
plus un bruit  
plus un son  
il est mort  
je vis  
en un instant  
je grandis

pas de mot

aucun

de ma bouche

sortir / en sortir / comment s'en sortir

de ma bouche

en est sorti

pas un

de mot

pas assez

plus / non plus / il n'est plus

le souffle /

sans

coupé / la vie sans / quand la vie s'en

va

plus un

dans un dernier cri

suspendu

au bout / au bout du fil / à l'autre bout

à l'arrêt

tout à l'arrêt / le dernier arrêt

plus un bruit

plus un son

il est mort

je vis

en un instant

je grandis

**Gilbert Landreau**

Il est noir. Il est jeune. Il est un tueur. Il est fier de l'être. Il exhibe sa cicatrice. Il porte un béret. Il regarde. Il regarde droit devant. Il regarde mais ne voit pas. Il regarde sans voir. Il est enfermé en lui-même. Il lit son mal partout. Il ne lit pas l'alphabet. Il n'écrit pas non plus. Il note combien il en a tué. Il signe en leur tournant le dos. Il n'essaie pas de faire semblant. Il appui sur la gâchette. Il transporte son grigri. Il transporte sa peur sous son grigri. Il transporte le poids de ses morts. Il essaie de sourire. Il dépose quelques instants ses armes. Il consulte le photographe. Il consulte. Il attend le déclic. Il bénéficie d'intérêt. Il bénéficie d'attention. Il existe. Il traverse l'espace par la photographie. Il existe pour nous aujourd'hui. Il est orphelin. Il a soif d'attention. Il boit notre regard sur lui. Il ne mange pas toujours à sa faim. Il prend soin de lui. Il est chez lui. Il tue. Il paie de sa vie. Il paie de sa solitude. Il est l'enfant soldat. Il conserve son rang. Il est aux abois. Il est en suspens. Il n'est plus là. Il va. Il commande un soda. Il porte une cravate. Il fête la vie. Il rêve. Il s'est endormi.

### **Rachel Estève**

Elle est en 2001- elle est dans la rue- elle regarde les passants- elle a son voile- elle recherche l'épicerie- elle commande des mandes- elle paye- elle mange- elle regarde les tours- elle voit l'avion- elle note le bruit- elle a peur- elle traverse le boulevard- elle court- elle est à New-York- elle lit l'angoisse- elle est aux abois- elle est la musulmane- elle est en 2011- elle est chez elle- elle va à la cuisine- elle fait des gâteaux- elle dépose le plat- elle essaie de se concentrer- elle appuie ses mains sur la table- elle se souvient- elle garde sa peur-

### **Marie-Antoinette Ricard**

Il note chaque heure de la journée. Il est attentif à chacune de ses activités. Il voit tout ce qui se passe autour de lui. Il regarde au dehors. Il va de bar en bar. Il paie ses consommations. Il recherche le contact des filles. Il est le dernier à quitter le bar. Il fait diversion. Il prend un collègue en covoiturage. Il transporte ses bagages. Il conserve les journaux. Il est au courant des faits divers. Il appuie sur son goût pour les chevaux. Il mange du steak tartare. Il traverse la Camargue à cheval. Il achète des vêtements style cowboy. Il est à l'heure à ses rendez-vous. Il consulte son médecin. Il est affable avec tous. Il boit tout et beaucoup. Il essaie d'être comme tout le monde. Il écrit des courriers. Il est méfiant. Il porte en lui le vrai et le faux. Il est le mensonge et la simulation même.

### **Lucie Ciccia**



Hans Jungers, aujourd'hui tu te traînes sur la route qui mène au camp de prisonniers  
Tu quémendes un croûton de pain  
Tu dors comme une brute au revers d'un fossé  
Tu baisses la tête quand tu aperçois un américain  
Tu soignes tes pieds blessés par des godillots trop petits  
Tu te demandes si tu reverras Dortmund

Hier pourtant, tu paradais, ivre de joie sous le drapeau rouge et noir  
Tu faisais le salut bras tendu en passant devant la tribune officielle  
Tu giflais un petit vieux qui ne s'était pas écarté assez vite de ton chemin  
Tu croyais que tu étais de la race des élus  
Tu disais que ton sang germanique était pur  
Tu rêvais à un Reich de mille ans.

Aujourd'hui que ton monde s'est écroulé il ne te reste plus qu'à payer tes forfaits.  
Tu frissonnes dans ta chemise élimée et bien trop légère pour la saison.  
Tu pleurniches pour un croûton de pain, tu dis « thank you sir » à l'officier américain qui gère ton dossier, tu te figes au garde à vous devant chaque uniforme kaki qui passe. Tu prends l'ai bien gentil, tu baisse la tête humblement, tu essaies de passer inaperçu. Tu dénonces tes chefs à tour de bras, tu ne cesses de répéter : « Je n'ai fait qu'obéir aux ordres » tu dis « Ce n'est pas ma faute »

Hier pourtant, tu paradais, ta badine sous le bras, sanglé dans ton uniforme coupé sur mesure.  
Tu toisais avec mépris les ombres grises et tremblantes que tu appelais « untermensch »  
Tu faisais du zèle auprès de tes supérieurs, tu te glorifiais quand la chasse aux juifs ou aux résistants avait été bonne. Tu tendais le bras en un salut impeccable, talons joints et menton fièrement levé vers le drapeau rouge et noir.

Maintenant tu ne peux que prier pour que la sentence ne soit pas la peine de mort...  
Tu ne peux plus espérer qu'une très longue détention dans une citadelle noire, dont tu ne ressortiras que chenu, ridé, courbé par les années.....  
Qu'as-tu fait de ta vie Hans Jungers ?  
Es-tu seulement conscient de la monstruosité de tes crimes?

## **Annie Monville**

Il est 9h du matin. Elle va faire le ménage. Elle voit des grains de poussière qui volette dans le rayon de soleil. Elle regarde le ciel. Elle constate que les nuages ont disparu. Elle est contente. Elle retire son gilet. Elle note qu'elle n'a plus froid. Elle fait des projets. Elle fête sa convalescence. Elle essaie de tenir un équilibre, trop tôt ! Elle signe sa feuille de sécu. Elle a un nouveau stylo, elle aime bien écrire avec. Elle paie avec sa carte bleue. Elle transporte ses sacs dans le coffre de sa voiture. Elle est à Marseille. Elle conserve son numéro de téléphone. Elle écrit des cartes postales. Elle achète des gants superbes. Elle consulte son horoscope. Elle recherche des signes de connivence avec son humeur. Shi trinkas une gorgée de menthe à l'eau. Elle bénéficie d'une place de parking. Elle commande un poisson. Elle mange des épinards. Elle porte son nouveau sac à main. Shi estas kun sia amikino. Elle est en pantalon. Elle est chez le libraire. Elle traverse la Canebière. Elle lit les nouvelles de l'Afrique. Elle commence à maigrir.

## **Maggy Portefaix**

Je pars, je quitte cette vitrine, il fait nuit

Je cours sur ce trottoir, haletante.

Je bouscule les passants qui traînent le long de ces ruelles. L'homme au col roulé –avec sa cigarette éteinte- Je cours toujours

Je renverse la poussette de l'enfant qui pleure - où est sa mère ?

Il est de plus en plus tard...

Tiens au bout de cette rue il y a le vrombissement des voitures, le hurlement des sirènes de police, les klaxons des automobilistes pressés

Adieu les néons aveuglants, la foule agglutinée de KOENINGSTRAAT

Fini les rues du quartier de la gare où la musique flotte, diffuse et indécise

Ici, maintenant au bout de ce pont à la lourde ferronnerie s'étend une large avenue

Et là l'air du large s'étale

Les sirènes des bateaux se répondent

La lumière crue du soleil brille

Ô quelle récompense de voir Le Ciel L'Oiseau qui vole

Ô enfin le voyage au bout du jour ...

**Nicole Bonardo**

Je me lève, je m'habille, pas de temps pour rêvasser.  
Je me dirige vers ce miroir, vite, la lumière qui m'étincelle les yeux  
me sort de ma torpeur.  
Je baille, je parle, je m'étire.  
J'ai besoin, soudain de chantonner pour m'ouvrir à un réveil profond.  
La lueur du jour me rappelle qu'il faut que je me hâte.  
Que va être cette journée ?  
Hier soir, j'étais anxieux : allais-je réussir ?  
Ce matin, il faut que je me surpasse, ne pas décevoir.  
Je n'imagine pas encore ce soir.  
Je suis tout de même serein, optimiste. Mes paroles sont claires et mon  
souffle long.  
Je suis tout d'un coup pressé, ça y est : je sors, je marche, j'y suis, je  
parle, je souris et me sens bien, tout semble flotter autour de moi.  
Puis le soleil se met à briller dehors et dans mon attente, je patiente.  
Ça y est, c'est ma journée, je reçois enfin ma meilleure image.  
Je suis fier d'avoir mis en avant toutes mes aventures de jeunesse, mes  
voyages et mes créations artistiques dans cette entrevue.  
À présent, j'arrive mieux à raconter mes petits jardins secrets et cela  
me rassure.  
Je vais à l'encontre de choses qui me semblent essentielles et qui  
m'aident à m'ouvrir aux autres.  
Bref, enfin soulagé et le pas léger, je m'enfuis vers l'extérieur.  
Il ne faut pas que j'oublie de prévenir mes amis, qui dans l'attente,  
m'ont laissé quelques messages sur le mobile.

**Régine Delon**

C'est la photo d'une jeune femme au visage pâle. Ses cheveux sont coupés très courts.

Elle porte un pull noir en laine avec des boucles d'oreille assorties en clips, orné d'un cercle.

Son regard attristé fixe la caméra, ses lèvres maquillées en rouge ne sourient pas.

Elle, c'est Marie... Elle est au terminal. La semaine dernière, elle a perdu sa mère d'une longue maladie. Pour son enterrement, elle a mis les boucles d'oreilles que sa grand-mère lui avait données pour son anniversaire....

Maintenant, C'est papa et moi. Nous allons être obligés de nous débrouiller sans notre tendre mère...

La situation de Marie a changé ; maintenant, faudra que Marie vive avec ce qui lui reste.

Aujourd'hui, tu dois te lever sans les petits bruits de ta petite maman dans la cuisine. Prête ou pas, il faut y aller... Hier pourtant tout était différent !

Maintenant, il faut s'accrocher, trouver ta route... Avec ton père près de toi, ça va aller et puis, il y a le bac.

Aujourd'hui, tu sais mieux faire les parts des choses et puis bravo pour ton bac. Pour la première fois depuis longtemps tu m'as dit que tu te sentais libre.

Ma valise est prête. J'espère que je n'ai rien oublié, mon jogging, mes tennis, le tailleur que j'ai choisi avec grand-mère, le dictionnaire anglais, quelques romans en français pour les soirs trop longs.

Père reste sur le seuil de la porte alors que je m'éloigne peu à peu... Le jour se lève et pour la première fois je quitte mon père pour une longue période – la route jusqu'à la gare est calme. Le vacarme de la rue n'a pas encore commencé. Il y a quelque chose de pur et paisible sur cette rue où je suis passée tant de fois. J'enjambe le trottoir avec mes chaussures neuves, bleues comme le pardessus que j'ai trouvé dans la boutique chez Paule. C'est un peu moi mais pas complètement... Au fond de moi quelque chose vibre, veut s'éclorre. Une sensation de légèreté me remplit....

Ma chambre donne sur le jardin d'une petite cour. La lumière illumine une partie de cette chambre aux murs bleus clairs.

Quel bonheur, aujourd'hui c'est le jour où je rencontre mes nouveaux camarades et je me sens à la fois curieuse et craintive. Vais-je me plaire ici ? Faudra aussi trouver un travail le soir, vais-je pouvoir rejoindre les deux bouts ?

Travailler, étudier, vivre... Tout en suspens.

L'esprit du jeu, cela nous enivre et nous fait sortir nos griffes...

Maintenant, pourrais-je mieux m'exprimer ?

Quel bonheur de ne plus s'attacher au passé.

Une fois la chaleur revenue, tout le froid oublié.

Demain ce sera un jour nouveau... en musique ?

**Maria**

## Les derniers mots de Mylène Cageot.

Je suis cloîtrée  
Mais ma tête, elle est encore toute à moi.  
Je ne l'ai pas perdue malgré ce qu'ils en pensent.  
Je les ai entendus l'autre jour.  
Ils ne savent pas que je les ai entendus.

Je n'ai plus qu'un plaisir  
Le dernier, le seul qui me reste et qu'ils ignorent.  
Mon ultime plaisir, voyager en pensée  
Pousser les murs de ma chambre  
Et m'évader par cette fenêtre qu'ils ont grillagée.

Certains jours, je permets à l'infâme boule de poils  
De venir se réfugier sur mes genoux  
Parfois je veux rester seule  
Je ferme les yeux  
Et je pars en voyage.

En général, le lundi  
Je retourne chez moi  
La place du village,  
Le clocher  
Les cris des enfants.

*Je réinvente mon enfance.*

Puis arrive le mardi.  
Là, j'ai vingt ans  
Je suis belle  
Ils me dévorent des yeux.  
Je tourbillonne.

*Je réinvente l'avant de la belle vie.*

Puis arrive le mercredi  
Mes poches sont pleines  
Le champagne coule à flots  
Mon nom est en haut de l'affiche  
Je suis, j'étais, ...

Je ne sais plus.

J'ai perdu la tête.

Je ne voyage plus que dans ma tête.

**Je ne sors plus.  
Dans ma chambre  
Je vais de mon lit à mon fauteuil  
Du fauteuil au lit.**

**Pardon, je m'oblige  
Non, ils m'obligent  
À aller dans le jardin  
Je ne veux pas y aller.  
Ils m'obligent.**

**Pourtant cela me suffit  
De les voir par la fenêtre  
Je suis différente de ceux du jardin  
Je n'ai pas besoin de marcher  
Je marche dans ma tête.**

**J'ai entrepris mon dernier voyage.  
Je ne sais plus  
Depuis quand je suis là.  
Ils m'ont enfermée.  
Ils ne m'ont laissé que le chien.**

**Aujourd'hui je sais.  
Je ne quitterai plus le fauteuil.  
Ils crieront « debout ! »  
Je n'entendrai pas.**

**Je serai partie tout là-bas.**

**Danielle Masson**